

l'amphithéâtre

dossier de présentation

Iphigénie

Et

la Nuit Racine

de
Jean Racine
conception
et mise en scène
Michel Belletante
collaboration
artistique
Anne Delbée



Création Avril 2009

à l'amphithéâtre de Pont de Claix (38)

Distribution

Texte

Jean Racine

Mise en scène

Michel Belletante

Collaboration artistique

Anne Delbée

Avec (sous réserve de modifications)

Floriane Durin

Léo Ferber

Lucile Jourdan

Steeve Brunet

Renaud Dehesdin

Carl Miclet

Gilles Najean

Philippe Nesme

Moïse Poisson

Pierre Tarrare

Piano Joseph Beaulion (*Nuit Racine*)

Musique originale et direction musicale

Patrick Najean

Création lumières

Andrea Abbatangelo

Costumes

Anne Dumont

Maquillages et perruques

Cathy Kuhn

Décors

les Ateliers Marianne sous la direction de Christian Pouchard

Direction technique

Yannick Fraimbault

Régisseur son

Nourredine Slimani

Production

L'Amphithéâtre de Pont-de-Claix et Théâtre et Compagnie, avec le soutien de la CMCAS EDF-GDF.

Théâtre et Compagnie est soutenu par la DRAC et la région Rhône-Alpes, le département de l'Isère et la Ville de Pont de Claix.

IPHIGENIE : Intentions de mise en scène

Iphigénie était la pièce préférée des contemporains de Racine.

Et pourtant aujourd'hui, qui l'a vue sur une scène de théâtre ? Je crois même que depuis la création de la Maison de Culture de Grenoble, elle n'a jamais été jouée dans cette agglomération...

C'est un de ces paradoxes qui nous ont poussé à renouveler le projet de l'Amphithéâtre.

Il est vrai qu'aujourd'hui, des hommes fous de guerre avec toute une armée sur les dents qui n'attendent qu'un signe pour mettre au nom de l'honneur un pays à feu et à sang, cela n'existe plus.... Pas plus que de vieux généraux capables d'envoyer au sacrifice une poignée de jeunes gens dépenaillés pour la seule gloire des marchands de canons et de pétrole.

Et des femmes qui tentent par tous les moyens d'éviter la mort de leurs enfants face à leurs tout puissants époux, il y a longtemps qu'il n'y en a plus....

Quant aux amoureux piétinés par les bottes des soldats...personne n'en connaît nulle part ?

Iphigénie est une tragédie sauvage, une folle histoire de pères. Contrairement à la majorité des tragédies écrites l'amour n'y est pas le moteur essentiel et l'intrigue ne se déroule pas dans l'anti-chambre d'un palais mais dans un port militaire. Les bruits des épées côtoient le bruit des voiles des navires, qui attendent le départ au combat. Armée enlisée dans toutes les contradictions du monde et qui n'espère qu'un signe miraculeux pour partir à la mort.

Mer, port, vaisseaux, armes et projets de conquête dessinent le décor tragique.

Ce lieu indéfinissable est à l'image de l'hésitation et de l'incertitude qui traversent toute la pièce : Iphigénie sera-t-elle sauvée ou mourra-t-elle ?

SACRIFICE ! Mot aux résonances barbares, hérissé de piques et de victimes qui sonne ici à nos oreilles, comme le sombre tambour d'une Antiquité effacée. Pourtant aujourd'hui cette tragédie questionne peut-être encore plus nos coeurs que notre raison.

IPHIGENIE ? Visage un peu oublié, jeté un peu vite dans la malle usée de nos mémoires avec les manuels de latin ou de grec ancien, sans penser un instant que cela surgissait d'un passé d'une si cruelle actualité.

Peut-être une belle image trop pieuse pour enfants trop sages ? Le sacrifice d'Iphigénie nous paraît un peu trop austère ou démodé, et peut-on raisonnablement s'intéresser aujourd'hui à une pièce qui raconte comment une pauvre jeune fille risque d'être égorgée afin d'apaiser les dieux et par quel miracle cette mort cruelle peut délier le mauvais sort qui retient des bateaux ensablés dans le port ?

Et pourtant, jamais Racine n'a été aussi proche de la question qui risque de mettre le feu à nos consciences anesthésiées. Car cette tragédie touche au royaume de nos désirs de gosse. Au fond de nous-mêmes n'avons-nous pas été, ne serait-ce qu'un moment de notre vie, semblables à cette Iphigénie et à sa soeur obscure Ériphile qui l'une et l'autre refusent un monde d'où l'amour serait exclu, pendant qu'au milieu, les adultes s'arrangent maladroitement de mauvais compromis...

Et puis... il y a la langue de Racine, cette langue accessible à tous, qui nous plonge dans la partie la plus obscure de l'âme humaine où règnent les passions et les vengeances.

Racine est un merveilleux guérisseur. Par son sens du rythme et des mots, il redonne à l'être humain sa grandeur et sa vérité face à la réalité mortifère de l'action des hommes qui nous détruit, nous instrumentalise et nous réduit à néant. Iphigénie ou l'enfance sacrifiée...

Peut-être que, dans un monde où la paix est de nouveau menacée et où le mot de victime reprend malheureusement tout son sens, Iphigénie va-t-elle susciter de nouvelles curiosités...

Michel Belletante, Octobre 2008.

La Rose du Carmel

Sic transit gloria mundi.

Ainsi passe la gloire du monde.

ANNE DELBÉE, Préface pour *Iphigénie* in Livre de Poche, extraits

1673.

Bientôt Phèdre mourante rendra définitivement "*au jour toute sa pureté*" et Racine brisera la plume trop charnelle qui met l'âme en péril.

Avec *Iphigénie*, il souhaite l'impossible réconciliation du désir et de la raison, et puisqu'il s'agit ici de politique, il constate l'absurde vanité à parler du cœur.

En suivant pas à pas les personnages, femmes et guerriers, orphelins et rois, prêtres et soldats, peu à peu se tisse un fil fragile. Tandis que les héros hésitent, perdent contenance, changent d'avis, l'amour maternel et l'amour "tout court" donnent à ceux qui tiennent le discours de l'amour une assurance et une détermination inébranlables, comme s'ils devenaient la seule référence sûre dans un monde désarticulé !

Si la mythologie d'Iphigénie nous parle difficilement aujourd'hui, qu'en est-il au XVII^e siècle ? Si le poète avait voulu simplement imiter les récits de l'Antiquité, il aurait su éviter les altérations, les anachronismes, tout ce qui révèle précisément la marque de ce siècle.

Le XVII^e siècle resplendit de la chair fruitée des favorites, mais aussi du sombre diamant des sermons de Bossuet.

« *Et vous, allez à l'autel... Victimes de la pénitence, allez achever votre sacrifice. Le feu est allumé, l'encens est prêt, le glaive est tiré...* »

Quelle était cette femme voilée qui, un après-midi de soleil, allait monter dans le carrosse fermé, près duquel le roi aux yeux rougis se tenait immobile ? L'ancienne favorite.

Le 4 juin 1675, Louise de La Vallière prenait le voile et disparaissait derrière les hautes grilles du Carmel.

Le Roi Soleil, tel Agamemnon, s'épuisait avec mille soucis. Alourdi par une longue guerre, ses armées bloquées par l'hiver, enlisées dans les inondations de la Hollande, la coalition qui se prépare, les princes jaloux, les difficultés à l'intérieur même d'une armée où les susceptibilités s'exaspèrent, accablé enfin par la mort de plusieurs de ses enfants en bas âge, Louis XIV semble poursuivi par une fatalité.

C'est dans ce contexte que s'élève peu à peu ce dialogue terrible avec le Ciel tandis qu'un carrosse emporte le souvenir des jours heureux.

Louise de La Vallière devient Louise de la Miséricorde. On ne peut s'empêcher de penser au cri déchirant que Phèdre élève à l'acte IV : « *Pardonne.* »

Derrière cette figure recueillie, une autre se dresse, celle d'Eriphile, révoltée, mélancolique, cette enfant qui retourne, blessée, au royaume des ombres. Soeur d'Iphigénie, elle ne fait que passer, pour prendre la place de la condamnée.

Comment oublier que, à la fin de 1674, ou au début de 1675, meurt à huit ans une petite fille qui aurait dû porter le nom de son père : Jean Racine. Or, « remise en des bras étrangers dès l'enfance », la petite née de celle qui lui avait inspiré Andromaque et qu'il n'a pas le droit de garder, s'enferme dans la maladie mortelle.

Ainsi, deux lectures de la pièce s'entrecroisent. L'une plus politique, qui touche au roi, et l'autre plus secrète qui lentement révèle un poète blessé dont la paternité souffrante arrache à chaque page de cette tragédie des larmes mal étouffées. Et si cette double réflexion n'en formait qu'une, ou plutôt si l'enfant abandonné, refusé, l'orphelin n'était là, précisément, que pour mettre en lumière la trahison des pères qui ne va pas cesser de se faire jour jusqu'à cette ultime déclaration d'Athalie :

*et n'oubliez jamais
Que les rois dans le ciel ont un juge sévère,
L'innocence un vengeur, et l'orphelin un père.*

S'est-on assez interrogé à propos d'Ériphile, trop longtemps considérée comme un second rôle, et qui est ce double essentiel, nocturne, déjà condamné, d'Iphigénie à la recherche de son identité.

*Et moi, toujours en butte à de nouveaux dangers,
Remise dès l'enfance en des bras étrangers,
Je reçus et je vois le jour que je respire,
Sans que mère ni père ait daigné me sourire.
J'ignore qui je suis...*

C'est alors qu'un autre visage d'enfant apparaît. Un petit garçon qui, un matin d'hiver, franchit pour la première fois les murs durs de Port-Royal. Il n'avait plus ni père ni mère. Qui saura dire alors à quel rythme se mit à battre son cœur trop solitaire ? Il s'appelait Jean Racine. Je le vois, telle Ériphile, errant à la recherche d'une reconnaissance.

*Et quand je veux chercher le sang qui m'a fait naître,
Me dit que sans périr je ne me puis connaître.*

Mais je le vois aussi, haute stature de trente-cinq ans. Il se penche douloureusement vers cette petite fille qui va mourir mais qu'il n'a pas le pouvoir de sauver. Alors peut-être se tourne-t-il à nouveau vers la croix austère, celle-là même que les doigts insolents d'Oreste brisent pour murmurer comme Agamemnon :

Je cède et laisse aux dieux opprimer l'innocence.

Effrayante énigme posée à l'être humain et que révèle une autre lecture du sacrifice. Il ne s'agit plus ici de victimes fumantes, de bûchers, de gorges tranchées, mais il s'agit d'un renoncement volontaire au monde, il s'agit de la décision qu'il va prendre de se retirer vers Port-Royal, le havre de son enfance, de rejoindre l'orphelin proche de Monsieur Hamont.

Étrangement, encore aujourd'hui, *Iphigénie* est considérée comme un drame de l'Antiquité et interprétée comme telle. Drapés, bûchers fumants, lances, casques...

Pour ma part, j'imagine que le plateau du théâtre est recouvert de neige ; au loin, on aperçoit des fenêtres fermées. Le soleil perce difficilement. Versailles est de plus en plus pris par le froid. Près du bassin, l'immobilité des statues annonce la mort aux humains.

Agamemnon entre. Il ressemble aux peintures qui représentent un Louis XIV vieilli, grossi, l'air un peu las. Son habit noir cache avec peine la fatigue qui voûte son dos tandis que les désillusions creusent ses yeux.

Mais voici que s'avance Iphigénie, sa fille. Je la vois. L'actrice a l'air d'une enfant. Sa robe trop blanche, ses rires font frissonner les hommes d'armes et les conseillers politiques. Sur sa joue, scintillent des gouttes de rosée et cela ne plaît pas aux visages parcheminés.

Et lui, Achille, il y croit à cette guerre. A la guerre. Il y court, il a toute la vie devant lui et pense que tout est conciliable. Il voudrait que tout le monde soit heureux et a un air de reproche devant la robe usée de cette Ériphile déjà trop maigre. Pourquoi s'obstine-t-elle à se retrancher dans une pauvreté choquante à la Cour ?

Ériphile regarde Iphigénie et sa robe de mariée. Elle ressemble à une "Misérable" dans son costume trop grand ! Qu'importe ! Personne ne la regarde jamais.

Eux, ils discutent, affairés, hagards, eux les politiques ; ils parlent vite, ils attendent dehors les décisions qui sont prises à l'intérieur de ce palais fermé. Ils sont un peu perdus dans la grande perspective de Versailles et leurs éperons s'enfoncent mollement dans la neige. Le manque de sommeil a brûlé les paupières mais leur cœur est glacé.

Au loin, on entend de la musique. On essaie quelque part de s'amuser et de penser encore à la douceur de vivre. Ici on ne peut ni vraiment vivre ni vraiment tuer.

Alors elle apparaît... Tous croient un moment voir Iphigénie mais non ! C'est Ériphile, avec ses yeux trop grands, si belle, fragile oiseau dont on va trancher la gorge. Un instant, leur cœur vieilli ébauche quelques bonds vers l'enfance, ils sont là au bord du bassin et frôlent de leurs doigts honteux le voile blanc qui cache les larmes de la trop jeune Ériphile. Dans quelques instants, on coupera les longs cheveux sombres qui frémissent au vent qui s'est levé. Les portes du ciel se refermeront derrière elle. Tout s'ébranle ! Ils partent déjà vers la guerre et n'entendent plus rien.

La pièce entière résonne de la même angoisse. Les hommes superbes ont vieilli, ils sont fatigués, inquiets, le roi perd ses royaumes et ses enfants, il est à l'heure de la prière. Est-ce si loin de nous, ces regards d'enfants sacrifiés ? Il me semble que le monde en folie exige chaque jour davantage ces sacrifices sordides que nous admettons plus ou moins.

Quelle pièce étrange, qui donne aux enfants un tel cri de justice et de révolte. Iphigénie, Ériphile proche d'Antigone, d'Électre, en appellent à nos souvenirs.

Elles montent sur le bûcher des politiques qui, eux, espèrent jusqu'à la dernière seconde que cela s'arrangera, alors qu'ils se sont employés à désorganiser le monde. Ils oublient alors que des services terribles lient parfois leur amitié politique.

*Ulysse, en apparence approuvant mes discours
De ce premier torrent laissa passer le cours
Mais bientôt rappelant sa cruelle industrie
Il me représenta l'honneur et la patrie.*

C'est alors qu'ils se mettent à se lamenter, à se plaindre, lorsque le malheur les atteint.

*Triste destin des rois ! Esclaves que nous sommes
Et des rigueurs du sort et des discours des hommes.*

Mais l'État trouve toujours un autre enfant à tuer qui, lui, n'a pas attendu, et qui, dans l'espoir de sauver le monde, se jette avec violence dans la mort, car il défend une autre exigence.

Et telle Iphigénie cet enfant nous confie de ses jeunes lèvres :

De combien votre amour m'est plus cher que la vie.

Anne Delbée

Préface D'Iphigénie de Jean Racine

Il n'y a rien de plus célèbre dans les poètes que le sacrifice d'Iphigénie. Mais ils ne s'accordent pas tous ensemble sur les plus importantes particularités de ce sacrifice. Les uns, comme Eschyle dans Agamemnon, Sophocle dans Electra, et, après eux, Lucrèce, Horace et beaucoup d'autres, veulent qu'on ait en effet répandu le sang d'Iphigénie, fille d'Agamemnon, et qu'elle soit morte en Aulide. Il ne faut que lire Lucrèce, au commencement de son premier livre :

*Aulide quo pacto triviai virginis aram
Iphianassai turparunt sanguine foede
Ductores Danaum, etc*

Et Clytemnestre dit, dans Eschyle, qu'Agamemnon, son mari, qui vient d'expirer, rencontrera dans les enfers Iphigénie, sa fille, qu'il a autrefois immolée.

D'autres ont feint que Diane, ayant eu pitié de cette jeune princesse, l'avait enlevée et portée dans la Tauride, au moment qu'on l'allait sacrifier, et que la déesse avait fait trouver en sa place ou une biche, ou une autre victime de cette nature. Euripide a suivi cette fable, et Ovide l'a mise au nombre des *Métamorphoses*.

Il y a une troisième opinion, qui n'est pas moins ancienne que les deux autres sur Iphigénie. Plusieurs auteurs, et entre autres Stesichorus, l'un des plus fameux et des plus anciens poètes lyriques, ont écrit qu'il était bien vrai qu'une princesse de ce nom avait été sacrifiée, mais que cette Iphigénie était une fille qu'Hélène avait eue de Thésée. Hélène, disent ces auteurs, ne l'avait osé avouer pour sa fille, parce qu'elle n'osait déclarer à Ménélas qu'elle avait déjà été mariée en secret avec Thésée. Pausanias rapporte et le témoignage et les noms des poètes qui ont été de ce sentiment. Et il ajoute que c'était la croyance commune de tout le pays d'Argos. Homère enfin, le père des poètes, a si peu prétendu qu'Iphigénie, fille d'Agamemnon, eût été ou sacrifiée en Aulide, ou transportée dans la Scythie, que, dans le neuvième livre de l'Iliade, c'est-à-dire près de dix ans depuis l'arrivée des Grecs devant Troie, Agamemnon fait offrir en mariage à Achille sa fille Iphigénie, qu'il a, dit-il, laissée à Mycènes, dans sa maison. J'ai rapporté tous ces avis si différents, et surtout le passage de Pausanias, parce que c'est à cet auteur que je dois l'heureux personnage d'Eriphile, sans lequel je n'aurais jamais osé entreprendre cette tragédie. Quelle apparence que j'eusse souillé la scène par le meurtre horrible d'une personne aussi vertueuse et aussi aimable qu'il fallait représenter Iphigénie ? Et quelle apparence encore de dénouer ma tragédie par le secours d'une déesse et d'une machine, et par une métamorphose, qui pouvait bien trouver quelque créance du temps d'Euripide, mais qui serait trop absurde et trop incroyable parmi nous ?

Je puis dire donc que j'ai été très heureux de trouver dans les anciens cette autre Iphigénie, que j'ai pu représenter telle qu'il m'a plu, et qui, tombant dans le malheur où cette amante jalouse voulait précipiter sa rivale, mérite en quelque façon d'être punie, sans être pourtant tout à fait indigne de compassion. Ainsi le dénouement de la pièce est tiré du fond même de la pièce. Et il ne faut que l'avoir vu représenter pour comprendre quel plaisir j'ai fait au spectateur, et en sauvant à la fin une princesse vertueuse pour qui il s'est si fort intéressé dans le cours de la tragédie, et en la sauvant par une autre voie que par un miracle, qu'il n'aurait pu souffrir, parce qu'il ne le saurait jamais croire. Le voyage d'Achille à Lesbos, dont ce héros se rend maître, et d'où il enlève Eriphile avant que de venir en Aulide, n'est pas non plus sans fondement. Euphorion de Chalcide, poète très connu parmi les anciens, et dont Virgile et Quintilien font une mention honorable, parlait de ce voyage de Lesbos. Il disait dans un de ses poèmes, au rapport de Parthenius, qu'Achille avait fait la conquête de cette île avant que de joindre l'armée des Grecs, et qu'il y avait même trouvé une princesse qui s'était éprise d'amour pour lui.

Voilà les principales choses en quoi je me suis un peu éloigné de l'économie et de la fable d'Euripide. Pour ce qui regarde les passions, je me suis attaché à le suivre plus exactement. J'avoue que je lui dois un bon nombre des endroits qui ont été les plus approuvés dans ma tragédie. Et je l'avoue d'autant plus volontiers que ces approbations m'ont confirmé dans l'estime et dans la vénération que j'ai toujours eues pour les ouvrages qui nous restent de l'antiquité. J'ai reconnu avec plaisir, par l'effet qu'a produit sur notre théâtre tout ce que j'ai

imité ou d'Homère ou d'Euripide, que le bon sens et la raison étaient les mêmes dans tous les siècles. Le goût de Paris s'est trouvé conforme à celui d'Athènes. Mes spectateurs ont été émus des mêmes choses qui ont mis autrefois en larmes le plus savant peuple de la Grèce, et qui ont fait dire qu'entre les poètes, Euripide était extrêmement tragique, tragikôtatos, c'est-à-dire qu'il savait merveilleusement exciter la compassion et la terreur, qui sont les véritables effets de la tragédie.

Je m'étonne, après cela, que des modernes aient témoigné depuis peu tant de dégoût pour ce grand poète, dans le jugement qu'ils ont fait de son Alceste. Il ne s'agit point ici de l'Alceste. Mais en vérité j'ai trop d'obligation à Euripide pour ne pas prendre quelque soin de sa mémoire, et pour laisser échapper l'occasion de le réconcilier avec ces Messieurs. Je m'assure qu'il n'est si mal dans leur esprit que parce qu'ils n'ont pas bien lu l'ouvrage sur lequel ils l'ont condamné. J'ai choisi la plus importante de leurs objections. Car ils la répètent à chaque page, et ils ne soupçonnent pas seulement que l'on y puisse répliquer.

Il y a dans l'Alceste d'Euripide une scène merveilleuse, où Alceste, qui se meurt et qui ne peut plus se soutenir, dit à son mari les derniers adieux. Admète, tout en larmes, la prie de reprendre ses forces et de ne se point abandonner elle-même. Alceste, qui a l'image de la mort devant les yeux, lui parle ainsi :

*Je vois déjà la rame et la barque fatale ;
J'entends le vieux nocher sur la rive infernale.
Impatient, il crie : «On t'attend ici-bas ;
Tout est prêt, descends, viens, ne me retarde pas».*

J'aurais souhaité de pouvoir exprimer dans ces vers les grâces qu'ils ont dans l'original. Mais au moins en voilà le sens. Voici comme ces Messieurs les ont entendus. Il leur est tombé entre les mains une malheureuse édition d'Euripide, où l'imprimeur a oublié de mettre dans le latin à côté de ces vers un Al., qui signifie que c'est Alceste qui parle ; et à côté des vers suivants un Ad., qui signifie que c'est Admète qui répond. Là-dessus, il leur est venu dans l'esprit la plus étrange pensée du monde. Ils ont mis dans la bouche d'Admète les paroles qu'Alceste dit à Admète et celles qu'elle se fait dire par Charon. Ainsi ils supposent qu'Admète, quoiqu'il soit en parfaite santé, *pense voir déjà Charon qui le vient prendre.*

Et au lieu que dans ce passage d'Euripide, Charon, impatient, presse Alceste de le venir trouver, selon ces Messieurs, c'est Admète qui est impatient, et qui presse Alceste d'expirer, de peur que Charon ne le prenne. Il l'*exhorte*, ce sont leurs termes, *à avoir courage, à ne pas faire une lâcheté, et à mourir de bonne grâce ; il interrompt les adieux d'Alceste pour lui dire de se dépêcher de mourir.*

Peu s'en faut, à les entendre, qu'il ne la fasse mourir lui-même. Ce sentiment leur a paru fort vilain. Et ils ont raison. Il n'y a personne qui n'en fût très scandalisé. Mais comment l'ont-ils pu attribuer à Euripide ? En vérité, quand toutes les autres éditions où cet Al. n'a point été oublié ne donneraient pas un démenti au malheureux imprimeur qui les a trompés, la suite de ces quatre vers, et tous les discours qu'Admète tient dans la même scène, étaient plus que suffisants pour les empêcher de tomber dans une erreur si déraisonnable. Car Admète, bien éloigné de presser Alceste de mourir, s'écrie : «Que toutes les morts ensemble lui seraient moins cruelles que de la voir en l'état où il la voit. Il la conjure de l'entraîner avec elle. Il ne peut plus vivre si elle meurt. Il vit en elle. Il ne respire que pour elle».

Ils ne sont pas plus heureux dans les autres objections. Ils disent, par exemple, qu'Euripide a fait deux époux surannés d'Admète et d'Alceste ; que l'un est un vieux mari, et l'autre une princesse déjà sur l'âge. Euripide a pris soin de leur répondre en un seul vers, où il fait dire par le choeur «qu'Alceste, toute jeune et dans la première fleur de son âge, expire pour son jeune époux».

Ils reprochent encore à Alceste qu'elle a deux grands enfants à marier. Comment n'ont-ils point lu le contraire en cent endroits, et surtout dans ce beau récit où l'on dépeint «Alceste mourante au milieu de ses deux petits enfants, qui la tirent, en pleurant, par la robe, et qu'elle prend sur ses bras l'un après l'autre pour les baiser» ?

Tout le reste de leurs critiques est à peu près de la force de celles-ci. Mais je crois qu'en voilà assez pour la défense de mon auteur. Je conseille à ces Messieurs de ne plus décider si légèrement sur les ouvrages des anciens. Un homme tel qu'Euripide méritait au moins qu'ils l'examinassent, puisqu'ils avaient envie de le condamner. Ils devaient se souvenir de ces sages paroles de Quintilien : «Il faut être extrêmement circonspect et très retenu à prononcer sur les ouvrages de ces grands hommes, de peur qu'il ne nous arrive, comme à plusieurs, de condamner ce que nous n'entendons pas. Et s'il faut tomber dans quelque excès, encore vaut-il mieux pécher en admirant tout dans leurs écrits, qu'en y blâmant beaucoup de choses».

*Modeste tamen et circumspecto
judicio de tantis viris pronuntiandum
est, ne (quod plerisque accidit)
damnent quae non intelligunt. Ac si
necesse est in alteram errare
partem, omnia eorum legentibus
placere quam nulla displicere
maluerim.*



LA NUIT RACINE

Nous proposons cette création en deux versions : *Iphigénie* seule, la pièce de Jean Racine et *La Nuit Racine* qui comprend la pièce en entier et se prolonge par un repas-spectacle consacré à cet auteur et qui propose une autre façon de concevoir la sortie au théâtre.

Le concept des « *Nuits consacrées à un auteur* »

Après une mise en bouche conséquente autour d'une pièce de théâtre classique créée pour l'occasion par l'équipe de Théâtre et Compagnie, le théâtre se métamorphose et les spectateurs sont conviés à venir sur le plateau, dans un dispositif qui les plonge au coeur même de la scène. Atablés pour un repas « plateau de résistance », où chères terrestres et de l'esprit font bonne table, c'est une véritable plongée dans l'univers littéraire, dramatique de l'auteur qui est proposée à travers la lecture de ses écrits, scénettes de sa vie ou autres chants mis en bouche par les comédiens et une chanteuse lyrique.

Ce véritable voyage dans le temps mèneront les plus curieux jusqu'au dessert où cafés et douceurs seront servis accompagnés d'écrits originaux et de tranches de vie moins connus du personnage.

Un vrai plaisir de comédiens, d'histoires d'amours, de costumes d'époque, de rires, et une jubilation garantie !

La Nuit Racine

Pour ce qui concerne plus précisément *La Nuit Racine*, les premières pistes de travail nous conduisent à la fois à vouloir parler du jeune Racine, de l'amoureux de toutes les grandes comédiennes (entre autres...), mais aussi du **grand auteur** qu'il est et évidemment de sa façon de concevoir et d'enseigner l'**alexandrin**.

Nous devons présenter toutes ses réflexions autour de la pureté, de l'intégrité du théâtre et de sa vanité. Les lettres qu'il a écrites et les œuvres en prose sont innombrables. Enfin on ne pourra pas échapper à la question de Dieu et du **Jansénisme de Port Royal**, ni à sa condition d'orphelin.

Les **musiques** autour de cette soirée seront à la fois celles de son époque, **Lully, Jean-Baptiste Moreau, Marc Antoine Charpentier, Jean Philippe Rameau**, mais aussi bien sûr, celle du Cantique de Jean Racine écrit par **G. Fauré**.

Anne Delbée nous fera partager son parcours avec cet auteur et proposera une leçon de **Phèdre**, à la fois énergique et ludique qui initiera les profanes aux mystères de la diction de l'alexandrin et des grandes tragédiennes.

Enfin, le **repas** accompagnera délicieusement la Nuit et la vie de Racine, naturellement décliné sur le thème du « **Grand Siècle** »... Au menu : Potage Saint-Germain, Poularde Demi-Deuil et Saint-Honoré !

Cette soirée est en cours d'élaboration, le programme définitif de la nuit sera disponible très prochainement.

Equipe artistique

Michel Belletante

Conception et mise en scène

Dans la mouvance des stages CREFATS de Gabriel Cousin, co-animés entre autres, par Georges Lavaudant, Michel Belletante fonde sa première compagnie théâtrale en 1979.

Détaché de l'Institut de Cologne en RFA, il est chargé de mission audiovisuelle en 1981-82, en liaison avec toutes les institutions locales et les chaînes de télévision.

De retour en France, il participe à la création du Centre Théâtral de Bourg en Bresse, avant d'animer fin 1985, avec Michel Pruner, le théâtre des 30 à Lyon, jusqu'en 1989. Il y met notamment en scène Pirandello et *La Chute* avec Maurice Deschamps. En coproduction avec la salle Gérard Philippe de Villeurbanne, il écrit et présente *Werther* d'après le dramaturge est-allemand Ulrich Plenzdorf. Il devient ensuite assistant de plusieurs metteurs en scène, dont Bruno Carlucci à Lyon.

Dans le cadre d'une convention de développement entre la ville de Pont de Claix (38), la DRAC Rhône-Alpes et la Préfecture de l'Isère, il crée en résidence, à l'Amphithéâtre de Pont de Claix, *Le Tartuffe* de Molière en 1992 puis le *Don Juan* de Bertolt Brecht d'après Molière en création française. Au théâtre des Ateliers, en juin 1994 à Lyon, il a mis en jeu *Proses du fils*, un texte d'Yves Charnet, un premier roman paru aux éditions de la Table Ronde, avec Nino d'Introna du Teatro dell'Angolo. Il travaille depuis régulièrement avec ce metteur en scène, nommé directeur en 2004 du Centre Dramatique National de Lyon dédié aux jeunes publics, le Théâtre Nouvelle Génération. Ils mettent ainsi en scène conjointement *Vestiaires* en 1995. Depuis 1996, Michel Belletante est directeur de l'Amphithéâtre de Pont de Claix, scène conventionnée Rhône-Alpes. Il est également enseignant à l'ENSATT, l'Ecole Nationale Supérieure des Arts et Techniques du Théâtre (Lyon).

En 2000, Michel Belletante monte, seul cette fois, le *Cas David K.*, un spectacle fantastique et métaphorique sur le thème de la métamorphose, repris à l'Amphithéâtre puis en tournée à l'automne 2001. Il collabore de nouveau avec Nino d'Introna pour *les Caprices de Marianne* d'Alfred de Musset, *George Dandin* de Molière, *La Locandiera* de Goldoni et *Vestiaires* repris en 2007. En 2004, il crée *Couples en (dé)construction* et en 2005 une pièce inédite écrite par Fabrice Melquiot *Je peindrai des étoiles filantes et mon tableau n'aura pas le temps*, présentée au festival off d'Avignon la même année. Il signe également les mises en scène des spectacles du groupe de chansons *Entre deux Caissees*, lauréat du grand prix de l'Académie Charles Cros. En 2007, il a créé *Nous les Héros* de Jean-Luc Lagarce, dans la cadre de l'année Lagarce. Il présente en janvier 2008, l'adaptation du texte d'Anne Delbée : *La 107^e minute*, et en mai 2008, il crée à l'Amphithéâtre *Le barbier de Séville* de Beaumarchais ainsi qu'une *folle nuit* consacrée à l'œuvre de ce même auteur.

Anne Delbée

Collaboration artistique

Femme de théâtre Anne Delbée est à la fois comédienne, metteur en scène, directrice de théâtre, de compagnie et pédagogue.

Tout a commencé pour elle alors qu'elle n'était qu'une enfant. Elle assiste à 12 ans à la création de *Tête d'or* à l'Odéon avec Alain Cuny... « *Ce fut le choc. J'étais tombée en amour de la langue claudienne. Je découvrais le théâtre par un poète.* »

Depuis, cet amour pour Claudel lui a ouvert les portes du théâtre, a fait naître en elle un goût pour le théâtre d'écriture, pour le texte donc, mais aussi pour un théâtre complet, qui réunit acteurs et spectateurs autour d'une représentation qui fait vivre la langue d'un poète. C'est aussi par Claudel qu'elle va découvrir Camille à qui elle donnera véritablement le jour en écrivant *Une femme*. Elle vient à Racine dans un second temps « *Racine a la plus belle écriture du monde. C'est la plus grande passion de ma vie* ». Elle présente ainsi en 1983, un cycle Racine (*Andromaque/ Bérénice/ Phèdre*) à Avignon.

Au total, elle a signé la mise en scène d'une cinquantaine de spectacles pour le théâtre et l'opéra. On retiendra : *La Traviata* de Verdi, *Don Giovanni* de Mozart, *Les Brigands* de Schiller, *L'Aiglon* de Rostand, *Othello* de Shakespeare, *Phèdre* de Racine, *Suréna* de Corneille, *Hernani* de Hugo. De Claudel, elle a porté à la scène plusieurs pièces dont *Tête d'Or* à la Maison de la Culture d'Angers en 1983 qu'elle reprendra à la Comédie Française en 2006. C'est aussi en 1983 qu'elle reçoit le Prix des lectrices de *Elle* pour son ouvrage *Une femme, Camille Claudel* publié aux Presses de la Renaissance. Ecrivain, Anne Delbée est aussi l'auteur de plusieurs romans dont *Danse*, Fayard, 1999 ; *Le sourire de Sarah Bernhardt*, Fayard, 2000 ; *Il ne faut regarder que l'amour*, éditions de l'Atelier, 2002 ; *Jean Racine*, Editions Xavier Barral / La Martinière, 2004 et *la 107^e minute*, éditions les quatre chemins en 2006.

Patrick Najean

Musique originale et direction musicale

Ingénieur des Arts et Métiers de formation, musicien poly-instrumentiste, Patrick Najean est un compositeur de scène pour qui la musique est une composante à part entière de la scénographie. Dans cet esprit, il a composé des musiques pour Bruno Meyssat, Chantal Morel (dont *Frankenstein* en 2001), Pascale Henry (dont *Les Tristes champs d'Asphodèles* en 2001)... Il fait également partie du collectif « *Life is not a picnic* » animé par David Bursztein, comédien, musicien et danseur avec qui il crée des spectacles insolites et expérimentaux.

Son travail avec Théâtre et Compagnie commence avec la chanson basque de *Vestiaires* en 1995, repris en 2007. Depuis, Michel Belletante et Nino d'Introna lui ont confié l'univers sonore et chanté de plusieurs de leurs spectacles : *Molière Impromptu*, *Les Caprices de Marianne*, *La Vérité, toute la Vérité*, *Cas David K*, *George Dandin*, *La Locandiera*, *Je peindrai des étoiles filantes et mon tableau n'aura pas le temps*, *Nous les Héros...*

Andrea Abbatangelo

Créateur lumières

Concepteur lumières depuis 1983, Andrea Abbatangelo a travaillé dans un grand nombre de théâtres dans le monde (Italie, France, USA, Canada, Mexique, Australie...). Il a réalisé les lumières de nombreux spectacles

Sa collaboration avec *Théâtre et Compagnie*, la compagnie de Michel Belletante est ininterrompue depuis *Don Juan* (1993) jusqu'à *La 107^e minute* (2008) en passant entre autres par *Le Cas David K.*, *Vestiaires*, *Les Caprices de Marianne*, *La Vérité toute la vérité*, *George Dandin*, *Couples en (dé)construction*, *La Locandiera*, *Je peindrai des étoiles filantes et mon tableau n'aura pas le temps...*

Anne Dumont

Costumes

Anne Dumont a travaillé avec de nombreux metteurs en scène : Anne Courel, Dominique Ferrier, Claude Lesko, Françoise Maimone, Ivan Morane, Pierre Tarrare, le Théâtre Populaire de l'Ain, La Compagnie Traverse, Ruche et Compagnie, Co et Cie, Les Oiseaux de Passage, Pli Urgent, Bleu exactement, le Théâtre d'Ouble, La Pélerine, la Compagnie du Ness, la tribu Hérisson et le Bloffique Théâtre. Elle assure également l'encadrement des stagiaires des Ateliers Marianne pour les ateliers « costume et décor d'insertion ». Elle est également assistante de Carole Boissonnet (pour la Compagnie Hallet-Eghayan et la biennale de Bron) et de Christine Brottes (pour les compagnies Morin et Ariadne).

|

Contact

Théâtre & Compagnie

amphithéâtre de Pont de Claix

place Michel Couëtoux - 38 800 Le Pont de Claix

Pierre VINCENT

tél : + 33 (0)4 76 98 40 40 *2

fax : + 33 (0)4 76 98 24 10

production-amphi@orange.fr